

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 12 JANVIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et sera livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soit bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

LE CANADIEN-FRANÇAIS.

OU LES DEUX N'EN FONT QU'UN.

La scène représente une de ces baraques comme on en voit autour des cirques, une grande toile, peinte par un artiste de banlieue, nous apprend qu'on peut admirer à l'intérieur un homme double. Mais écoutons le crieur.

—Entrez, mesdames et messieurs, venez voir la plus grande merveille du jour: "l'homme double."

Messieurs et mesdames, ce n'est pas un mensonge, cet homme, ou du moins ces deux hommes, n'en font qu'un. Rien qui soit d'avantage comparable aux frères Siamois. C'est le plus beau des phénomènes connus.

(Montrant la peinture.) Cette magnifique peinture due au pinceau d'un célèbre artiste mort avant d'être passé, la postérité vous représente ces deux hommes tels que vous les verrez vivants à l'intérieur.

Voyez les, dos-à-dos, de telle sorte qu'on peut dire: c'est un homme à deux têtes. Mais le plus impossible de leur histoire, c'est que l'un est né en Canada et l'autre en France. C'est pourquoi, mesdames et messieurs, on a surnommé cet homme: "LE CANADIEN FRANÇAIS." Il parle comme vous et moi!

Ces deux têtes que vous voyez sur le tableau, pensent chacune individuellement. Selon toute probabilité la réunion des deux corps fut le résultat d'une grande amitié, en s'embrassant trop fort, ils sont demeurés unis pour la vie. Mais entrez, c'est dix cents seulement. Voyez! on ne paie qu'en sortant, et si l'on n'est pas satisfait, on ne paye pas du tout!

—La foule se presse, entrons avec la foule.

—Allons, mon ami Canadien-Français, levez-vous, et racontez à ces bons messieurs et ces bonnes dames chacun votre histoire?

Le demi-Français.—Tels que vous nous voyez, quoique nous ne soyons qu'un, mon camarade et moi, nous sommes de vieux ouvriers. La blancheur de nos cheveux vous atteste la véracité de mes paroles.

Ouvriers tous deux, mais bien différents chacun dans nos deux existences, nous avons unis nos deux êtres afin de par le monde raconter nos exploits.

Comme mon camarade, je suis tourneur de mon état. J'ai servi en France le même et unique patron pendant 42 ans.

Placé par mon père en apprentissage chez le papa

Labonté, comme on l'appelait; je n'en suis sorti que le jour où j'ai rencontré le camarade que j'ai au dos.

Papa Labonté, c'était un fier homme, toujours rendu le premier à la boutique, il présidait en personne à l'arrivée des ouvriers. Parce que, disait-il, l'œil du maître le maître ça réjouit l'ouvrier.

Puis, quand nous arrivions, c'était des bonjour Louis, bonjour Paul, ça va bien Ernest ce matin, la petite femme est-elle mieux? Enfin, que vous dirai-je de ce brave homme! Quand la grande roue se mettait en mouvement et que les tours tournaient, c'était à qui ferait le mieux avancer la besogne.

Le soir venu, chacun joyeux, s'en retournait muni d'un bon gros bonsoir et bonne nuit, donné par papa Labonté lui-même.

Ma foi, j'avoue que les journées étaient courtes, les mois passaient. Maman Labonté venait nous voir à l'atelier, elle nous appelait ses chers enfants, la brave femme! Si elle nous avait demandé d'aller nous jeter au feu pour le patron, foi d'ouvrier, on y serait tous allés!

Enfin, venait le nouvel an, le patron et la patronne recevaient leurs ouvriers. Grands et petits, après avoir souhaité la bonne année aux patrons et avoir reçu leurs souhaits, eux aussi s'en retournaient avec un présent pour faire la fête à la maison.

J'h bien! pendant mes 42 ans de services, ça a toujours été ainsi, et maintenant le fils Labonté continue les traditions du père.

Pardon, mesdames et messieurs, si je vous conte ces choses, c'est que ça me rajeunit. C'est si bon de parler de l'atelier quand on a servi un si bon patron que le mien.

Mais, vrai, la chose n'est pas rare au pays, car dans presque tous les ateliers on y voit de vieux grisgris comme votre serviteur.

Le demi-Canadien.—Mon histoire à moi n'est pas amusante. J'arrive de France, où j'ai rencontré mon camarade; je vous dirai dans quelques instants, pourquoi j'étais allé en France.

Moi aussi j'ai blanchi sur le tour, et comme mon ami, j'ai servi non un patron mais bien dix patrons, non en France, mais en Canada.....hélas! et aux Etats-Unis, et partout!

Mis en apprentissage, si cela peut s'appeler ainsi, j'y suis resté dix-huit mois, après quoi j'ai prétendu en savoir autant que mon patron. J'eus alors l'ambition de gagner un plus fort salaire, et même de me donner pour ouvrier et de travailler à mon compte. Je réussis de la sorte à faire quelqu'argent, ce qui acheva de me tourner la tête.

Après avoir été gâte-métier durant plusieurs mois, faute de connaissances solides, et parce que je ne connaissais pas mon métier à fond, il m'a fallu retourner pour ainsi dire.....en apprentissage ou du moins, pour ne pas employer ce mot, me remettre à gage à la disposition de mon ancien patron. A vrai dire, je n'ai bien su mon métier qu'après deux ou trois ans de ce second apprentissage.

Je n'avais rien gagné de ma première échaffourée, si ce n'est de m'être discrédité pour le reste de ma vie. Car, quand je fus réellement ouvrier, j'avais déjà depuis longtemps une réputation bien établie de gâcheur d'ouvrage, que je ne me fusse jamais attirée si j'eus fait d'abord un bon et solide apprentissage.

Devenu de droit compagnon au moment d'une crise industrielle, il m'a fallu accepter de l'emploi où j'en trouvais, sans choisir, bien entendu. Mon

premier patron, à qui je me donnai pour ce qu'il jugeait à propos de m'allouer, fit valoir ses droits à avoir mon travail à bon marché.

Comment n'eut-il pas eu raison, la crise aidant! puisque c'était lui qui m'avait fait ouvrier!

Comme mon tour, chaque jour a depuis tourné pour moi en me procurant les besoins nécessaires à la vie, mais sans me donner grand'chose pour la nourriture de l'intelligence et du cœur. J'ai repassé successivement bien des boutiques. Toujours, mon patron c'était un monsieur, et il ne se commettait pas avec ses ouvriers. Je le vois encore passant dans l'atelier et nous regardant fièrement, nous ses machines plus faciles à remplacer que les tours, ses outils qui lui coûtaient fort cher.

Un an à peine après, j'entrais chez XX.....Ni mieux ni plus mal.

D'année en année, je fus l'ouvrier de X.....ou de XX.....j'entrais aussi chez XXX..... Partout j'ai cherché un patron ami, un père à l'atelier. Il y en a, m'a-t-on dit, chez nous. Je le crois, mais ils sont rares.

Né en Canada, je me savais Canadien-Français. Or, comme j'ai beaucoup lu, et que je connaissais la vie de l'ouvrier en France, je me suis dit ceci: On nous appelle Canadiens-Français! Sommes nous réellement Canadiens-Français!

A l'âge où j'étais, j'avais renoncé à toute ambition de faire fortune. Je ne songeais plus qu'à rendre quelque service à mon pays et à améliorer un peu la condition des ouvriers, mes frères.

Allons en France, me suis-je dit, et tâchons de rapporter de là ce qui manque à l'ouvrier.

Ce dernier a une foi vive, un attachement sincère à la foi de ses pères et à la pratique de ses devoirs religieux. Cela, malheureusement, manque au plus grand nombre des ouvriers français, mais ces derniers ont des traditions d'honneur, un respect et un amour de leur état que nous ne connaissons pas ici.

Là on s'efforce de faire un ouvrage parfait, encore plus pour l'honneur du métier que pour gagner de l'argent. Pour tout l'or du monde, certain patron ne voudrait jamais livrer un ouvrage quelconque laissant à désirer, parce que cet ouvrage imparfait nuirait à la réputation de la maison qui s'est maintenue intacte depuis longtemps, depuis des siècles peut-être.

Partons donc!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je suis parti, j'ai travaillé en France, j'y ai étudié l'ouvrier français, j'ai travaillé avec lui sous des patrons français.

J'ai regardé, observé, admiré très souvent, j'ai blâmé parfois, j'ai conclu:

Tel qu'il est aujourd'hui, l'ouvrier canadien laisse généralement beaucoup à désirer.

Il y a des exceptions, mais dans la plupart des cas, il n'a plus la noble fierté de son art, l'orgueil légitime de prétendre faire mieux que l'ouvrier de toute autre nationalité.

Quelque fois même, hélas! il n'a plus ces sentiments de loyauté et de rigoureuse honnêteté nécessaires pour lui faire remplir son devoir suivant les lois de la justice.

Sous ces divers rapports, nous avons beaucoup à apprendre en France.

Je l'ai dit, nous Canadiens, nous sommes restés Catholiques, et c'est ce qui nous sauvera.

Voulant rapporter ici ce que j'ai trouvé de bon en France, je me suis cherché un camarade qui pût personifier le bon ouvrier Français. L'ayant trouvé,